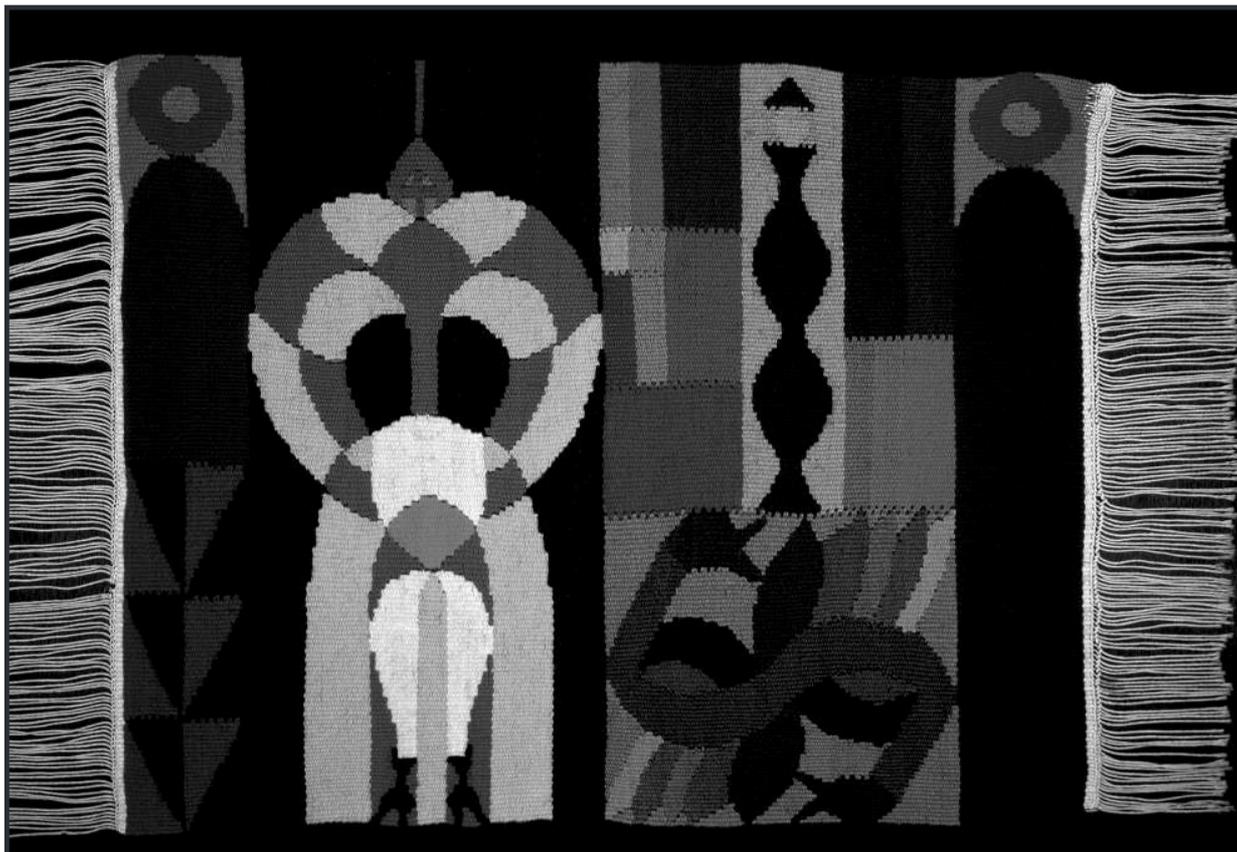


# le Mag

rendez-vous culturel du **Courrier**

**ANNIVERSAIRE** On fête l'an prochain le centenaire de Dada, mouvement artistique iconoclaste, mais aussi passablement misogyne. C'est ce que souligne une exposition dédiée aux femmes dadaïstes.



**Image.**  
Sophie Taeuber-Arp  
Sans titre (1918/1924),  
tissage en laine.  
FOND. MARGUERIE  
ARP, LOCARNO

## Dada d'elles

**SAMUEL SCHELLENBERG**

Il y a presque cent ans à Zurich, alors que la Grande Guerre creusait ses tranchées à travers l'Europe, l'ouragan Dada s'abattait sur l'art – c'était au Cabaret Voltaire de l'étroite Spiegelgasse, sur la rive droite de la Limmat. Mouvement pluridisciplinaire au nom trouvé par hasard dans le dictionnaire, selon la légende, il s'est propagé à Berlin, Cologne, New York ou Paris, et ce jusqu'en 1924, lorsque le Surréalisme d'André Breton prend le relais. Dada a produit tout à tour un très célèbre urinoir signé R. Mutt, des poèmes expérimentaux, moult collages sensationnels et autres compositions régies par le hasard, au rythme de nombreux spectacles caustiques.

Le tout pour faire table rase des conventions académiques, esthétiques, idéologiques et politiques ayant régi goûts et regards jusque-là. A une exception notable près: dans les rapports de genre, les Tristan Tzara, Hugo Ball, Francis Picabia, Hans Richter, Kurt Schwitters et consorts se sont montrés aussi conservateurs que leurs prédécesseurs pourtant nettement moins rebelles, avec réflexes misogynes et prévalence des rapports de domination masculine. Les répercussions directes de ce paradoxe sont la faible proportion de femmes dans le mouvement, mais surtout leur quasi-disparition a posteriori de l'histoire du groupe. «Ce sont en premier lieu des artistes hommes qui ont écrit sur Dada et ils ont 'oublié' de mentionner les

femmes», ironise Ina Boesch, co-initiatrice avec Nadine Schneider d'une exposition autour des artistes femmes de Dada. Montrée à Aarau puis Appenzell, ponctuée d'échos contemporains, «La Dada, Die Dada, She Dada» verra sa troisième – et ultime – étape samedi, au Manoir de la Ville de Martigny (lire en page suivante).

Historienne et journaliste, spécialiste en sciences de la culture, Ina Boesch cite l'histoire des dadaïstes parisiens rédigée en 1924 par l'homme de lettres Tristan Tzara, qui ne mentionne pas Céline Arnaud, poétesse active sur place dans ces années. Cette dernière avait d'ailleurs écrit à Tzara pour s'en plaindre: «Cher ami, je suis très étonnée que vous ayez oublié de mentionner ma contribution à l'art lyrique et à l'ensemble du mouvement dans votre histoire sur le dadaïsme, alors que vous y faites preuve de la plus grande magnanimité envers vos ennemis.» Le ton est donné.

### NOTES DE BAS DE PAGE

Après la Seconde Guerre mondiale, c'est Hans Richter, entre-temps l'auteur de l'un des classiques du cinéma surréaliste (*Rêves à vendre*, 1944-47), qui ne se montre guère à la hauteur de son art: il dit de l'artiste Hannah Höch, active à Berlin, qu'elle était timide mais préparait très bien les sandwiches, en omettant de parler de ses incroyables collages, alors qu'elle était pionnière en la matière. Quant aux historiens de l'art, ils n'ont pas fait beaucoup mieux, regrette Ina

Boesch: même lorsque les œuvres des artistes femmes sortaient de l'ordinaire, «elles étaient souvent reléguées aux notes de bas de page».

Dans la somme *Women in Dada* parue chez MIT Press en 1998, qui déconstruit le mouvement par la face «sexe, genre et identité», la chercheuse et curatrice Naomi Sawelson-Gorse observe que «malgré leur avant-gardisme dans l'exécution des préceptes esthétiques et des principes bourgeois, les males dadaïstes ont maintenu le statu quo au niveau des jugements et des codifications socioculturelles patriarcales relatives au genre de la société bourgeoise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui les a vus naître (...).» Avec parfois des positions ambiguës, voire franchement ambivalentes, selon Ina Boesch: «D'une part, les hommes suivaient les traditions patriarcales de cette époque, d'autre part, ils luttèrent dans des textes pour la libération des femmes, comme l'a fait Raoul Hausmann.»

En général, on ne voulait voir les femmes qu'en muse, figure maternelle, partenaires sexuelles, voire en épouse, comme c'était le cas de Sophie Taeuber-Arp – compagne de Jean Arp – ou Gabrielle Buffet, mariée à Francis Picabia. Et gare à celles qui tentaient par trop de rester des électrons libres, à l'image d'Emmy Hennings et Juliette Roche: elles n'ont jamais été considérées comme des participantes à part entière de Dada, souligne Naomi Sawelson-Gorse.

C'est à Zurich que les femmes étaient les plus nombreuses – il y en avait beaucoup plus qu'à

Berlin ou Cologne, par exemple, toujours selon Ina Boesch. «Et si c'est surtout l'Allemande immigrée aux Etats-Unis Elsa von Freytag-Loringhoven qui a marqué les années new-yorkaises de Dada, en l'occurrence par des performances, l'histoire de l'art a davantage retenu les fameuses photos de Man Ray montrant Marcel Duchamp en femme, appelée Rose Sélavy (vers 1920-21), ou Elsa von Freytag-Loringhoven en homme (1920).»

### «NUE, JE SUIS MIEUX!»

Les femmes étaient plutôt actives dans les créations éphémères, comme la danse mais aussi la musique – il y en avait dans toutes les soirées au Cabaret Voltaire, par exemple, même si aucune partition n'a hélas été conservée, note Ina Boesch. «Mais dans certaines de ses performances, Elsa von Freytag-Loringhoven était très provocatrice: elle s'est par exemple rasé les cheveux pour se peindre le crâne en rouge, ou s'est rendue à une invitation dans le plus simple appareil sous un manteau de fourrure, avant de l'ouvrir en disant: 'Nue, je suis mieux!'»

La mise en perspective proposée par l'exposition de Martigny est loin d'être inutile, quelques mois avant des célébrations mondiales essentiellement axées autour du caractère radical et iconoclaste du mouvement. On se souvient qu'il y a dix ans, l'impressionnant accrochage dada au Centre Pompidou, à Paris, ne s'intéressait guère aux enjeux de genre

# à la Une

**Voir.**  
Manoir de la Ville de Martigny, 1 pl. du Manoir, du 3 octobre au 10 janvier, vernissage le 3 octobre à 18h, ma-di 14h-18h, sauf jours fériés, manoir-martigny.ch

**Les événements pour l'anniversaire.**  
dada100zuerich2016.ch

Toutes les photos: DR

... dans le mouvement. «L'exposition présentait tout de même plusieurs artistes femmes, notamment Sophie Taeuber-Arp et Elsa von Freytag-Loringhoven, tempère Ina Boesch. Mais il est vrai que d'aucuns jugent sans doute dépassé de traiter des questions de genre, que l'essentiel est de montrer du 'bon art', peu importe qu'il ait été fait par un homme ou par une femme.» Comme si le machisme ambiant du monde de l'art, hélas toujours en forme resplendissante, pourrait s'effacer de lui-même, sans aucune action proactive.

## Dix artistes en miroir à Martigny

Pour rendre hommage aux femmes du mouvement, l'exposition «La Dada...» part de cinq figures – Céline Arnaud, Elsa von Freytag-Loringhoven, Hannah Höch, Angelika Hoerle et Sophie Taeuber-Arp –, dont l'accrochage propose trois œuvres chacune. «Nadine Schneider et moi avons choisi ces cinq artistes issues des principales villes où Dada s'est développé, en fonction des médiums qu'elles pratiquaient. Il nous a semblé important de

contextualiser les œuvres à l'aide de textes.» L'exposition mentionne aussi une cinquantaine de femmes liées au groupe, qu'Ina Boesch a débusquées au fil de ses recherches. «Les liens sont parfois lointains, parce qu'elles étaient présentes seulement une ou deux fois ou étaient impliquées dans certaines activités, mais c'est aussi cette rencontre des styles et contributions qui caractérisait Dada.» En parallèle, les commissaires ont invité les artistes suisses

Judith Albert, Elodie Pong, Anne-Julie Raccoursier, Chantal Romani et Anka Schmid, qui travaillent avec l'image en mouvement et se sont chacune inspirée d'une des dadaïstes. «Avec Nadine Schneider, nous avons choisi qui irait avec qui: au début, les participantes n'étaient pas très contentes, elles trouvaient que ce n'était pas très dada – il aurait plutôt fallu tirer au sort.» Mais en fin de compte, tout le monde s'est parfaitement accommodé du choix imposé. SSG

### Angelika Hoerle / Chantal Romani

«Pas facile pour moi de m'approcher d'Angelika Hoerle (1899-1923): il n'existe rien d'écrit la concernant, aucune déclaration connue», raconte Chantal Romani, artiste vidéaste née à Lucerne, qui a grandi en Suisse et à Modène, et s'est formée à Zurich, où elle vit et travaille. «Par conséquent, pour *Like razor comets in the milky way* (2014), je me suis concentrée sur ses œuvres, en particulier ses dessins 'pré-surréalistes' – tout en atmosphères, lignes simples et épurées. Cela m'a inspiré pour mes images vidéo et les associations qu'elles créent, autour de figures composées particulières.» Angelika Hoerle a été active à Cologne, dans le foyer dada initié en 1919 par Jean Arp – appelé «Stupid», le groupe incluait aussi Max Ernst ou Johannes Baargeld, et était connu pour ses penchants socialo-révolutionnaires. Corps déformés ou mutilés, portraits sans visages sous-entendant l'inconscient, femmes rêvant d'émancipation ou tête avec des seins: les œuvres de Hoerle, venue de la mode, annoncent indéniablement le Surréalisme. Décédée de tuberculose à 24 ans, l'artiste n'aura toutefois pas connu le mouvement. SSG



## Dada, en bref

Le 5 février 1916, l'écrivain et dramaturge Hugo Ball et la poétesse et danseuse Emmy Hennings inaugurent le Cabaret Voltaire à Zurich. La scène se confond immédiatement avec Dada, autour d'un groupe d'artistes, écrivains, danseurs ou musiciens, dont Ball, Hennings, Tristan Tzara, Hans Arp, Sophie Taeuber et Marcel Janco. Alors que d'autres mouvements avant-gardistes révolutionnent les arts par la face formelle, en abandonnant totalement la figuration, Dada va plus loin: le mouvement fait table rase de toutes les conventions artistiques et esthétiques. Hugo Ball écrit le premier Manifeste dada, qui sera suivi d'autres déclarations théoriques.

Les principaux foyers dadaïstes sont: New York (jusqu'en 1921), où l'on commence par être Dada sans le savoir, autour de Marcel Duchamp et de ses readymade, Francis Picabia, Man Ray ou Elsa von Freytag-Loringhoven; Berlin (1917-1923), avec Richard Huelsenbeck, Hannah Höch, George Grosz ou Raoul Hausmann; Cologne (1919-1921), autour de Jean Arp, Max Ernst, Angelika Hoerle et Johannes Baargeld; Hanovre, avec Kurt Schwitters; et Paris (1920-1923), point culminant de Dada, avec des artistes qui poursuivront pour la plupart dans le Surréalisme dès 1924 – Tristan Tzara, Francis Picabia, Man Ray, André Breton, Paul Eluard, Louis Aragon, Philippe Soupault. SSG



### Elsa von Freytag-Loringhoven / Elodie Pong

Allemande arrivée à New York en 1913, la baronne Elsa von Freytag-Loringhoven (1874-1927) était probablement l'une des artistes les plus franchement dada de tout le mouvement: ses performances débridées dans les rues de Manhattan, où elle expose son corps en transformation constante, n'ont laissé personne indifférent. Par exemple lorsqu'elle porte un soutien-gorge aux bonnets en conserves de tomates. Ou quand elle bouscule les conventions littéraires par des écrits pour *The Little Review*.

«Le fait qu'elle était une pionnière dans autant de domaines est captivant», estime Elodie Pong, artiste associée à Martigny au travail d'Elsa von Freytag-Loringhoven. Née à Boston, établie entre Zurich et New York, elle note non sans admiration que «c'était une queer avant l'heure, une performeuse féministe alors que ce médium n'existait pas, une protopunk radicale – elle était l'anarchie dada incarnée, tout en étant postmoderne avant même la fin de la modernité.» Pour son œuvre filmique, *Moustache* (2013), Elodie Pong a utilisé une série de photos prises à New York ces deux dernières années, sur une musique de Fuckintosh, artiste de Brooklyn produisant des mashups pirates. SSG

### Sophie Taeuber-Arp / Anka Schmid

Grâce à la Banque nationale suisse, on a tous un peu de Sophie Taeuber-Arp (1889-1943) en nous – ou en tout cas dans nos portemonnaies. Figure du billet de 50 francs depuis 1995, la plasticienne et danseuse formée aux arts appliqués a marqué son époque par ses déclinaisons de l'abstraction et son utilisation du hasard.

La réalisatrice et vidéaste zurichoise Anka Schmid s'est intéressée aux danses dada de Sophie Taeuber-Arp, «produites pour le seul instant présent, contrairement à ses peintures et œuvres textiles». Constatant l'importance du travail d'équipe dans les performances de son aînée, Anka Schmid en a fait le point de départ d'une installation réalisée pour «La Dada...», *Sophie danse malgré tout* (2014), qui inclut une danseuse, une costumière et une chanteuse. Elles ont passé une semaine ensemble dans un théâtre, improvisant sur des images de marionnettes de Sophie Taeuber-Arp. SSG



### Hannah Höch / Judith Albert

A part en Suisse, patrie de Sophie Taeuber-Arp, Hannah Höch (1889-1978) est sans doute la plus connue des femmes dadaïstes: difficile de ne pas reconnaître la qualité de ses collages, assemblages, peintures ou installations. Unique figure féminine officielle des dadaïstes berlinois, elle y est active en pratiquant collages, photomontages – elle en est l'une des pionnières – ou concert de percussion avec couvercle en fer blanc (*Antisymphonie*, en 1919). Elle présentera aussi des poupées à la Foire internationale dada en 1920.

Judith Albert s'est intéressée au collage *Nur nicht mit beiden Beinen auf der Erde stehen* (1940), avec ses jambes se terminant dans un nuage-volatile à bouche humaine. «J'aime l'idée de refuser ce qui semble aller de soi et d'éclairer le monde à partir de différents points de vue», commente Judith Albert, admirative de la manière simple et précise de l'artiste de procéder à ses combinaisons d'images, «qui ouvrent de nouvelles perspectives, interrogent nos habitudes visuelles et embrassent des thématiques brûlantes». Dans ses trois vidéos *Jambes* (2014) à voir à Martigny, Judith Albert établit un dialogue entre bi et tridimensionnel, pour sonder les questions d'original et de copie, de réalité et d'illusion. SSG

### Céline Arnaud / Anne-Julie Raccoursier

D'origine roumaine, Céline Arnaud (1885-1952) fait partie des dadaïstes parisiens. Inscrite en lettres à la Sorbonne, elle fréquente les cercles d'Apolinaire et rédige dès 1919 le roman expérimental *Tourneville*. Elle est aussi performeuse, poétesse et dramaturge – sa pièce *Jeu d'échec*, dialogue lyrique entre un roi et son fou, est à l'affiche de la manifestation dada à la Salle Gaveau en 1920. La photo ci-contre la montre avec les dadaïstes parisiens.

Lausannoise établie à Genève, née en 1974, Anne-Julie Raccoursier s'est en particulier intéressée à la revue *Projecteur* dirigée par Céline Arnaud – dédiée à la poésie dada, elle n'aura duré que le temps d'un numéro. «Pour rendre hommage à cette figure emblématique, j'ai envisagé de me mettre à sa place, mais dans la période historique actuelle, explique l'artiste dans le journal produit pour l'exposition. Cent ans après, rallumer le projecteur sur les thèmes chers à Céline Arnaud, et comme dans son poème 'Avertisseur' dire 'Prenez garde aux tombes ouvertes'». Son film s'appelle *Projecteur* (2014). SSG



## Et plus tard?

C'est bien connu: dans la continuité de Dada, le Surréalisme s'est montré encore plus misogyne que son illustre prédécesseur. «C'était dans l'esprit du temps, même si les artistes se croyaient libérés», constate Kathleen Bühler, conservatrice au Kunstmuseum de Berne, curatrice en 2012 d'une exposition dédiée à l'héritage de la figure surréaliste helvétique Meret Oppenheim. «Si l'on regarde les fameuses photographies *Erotique voilée* de Man Ray, ou la jeune femme pose dans son atelier, elle semble forte de caractère mais n'en reste pas moins un objet, comme la machine à ses côtés.» Meret Oppenheim a d'ailleurs beaucoup souffert de l'attitude de ses congénères. «C'est pour cette raison qu'elle ne voulait plus être considérée comme surréaliste. Agée d'à peine dix-neuf ans, ne parlant pas bien le français, elle restait toujours muette en compagnie des autres artistes du groupe. Après son retour en Suisse, elle n'a plus été capable de travailler pendant dix-sept ans, entre 1937 et 1954!»

En définitive, il aura fallu attendre Fluxus, dans les années 1960-1970, pour que les femmes aient une position (un brin) plus importante au sein d'un mouvement issu de Dada. D'une manière générale, dans ces années, les femmes seront très actives et enfin visibles au sein des avant-gardes intéressées aux nouveaux médiums comme la performance ou l'art vidéo. SSG